

Bibliographie théologique

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **6 (1898)**

Heft 24

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

I. Bibliographie française.

La Faculté de théologie de Paris, par l'abbé P. FÉRET;
T. IV et dernier (15^e siècle); Paris, A. Picard, 1897.

L'attitude de la Faculté de théologie de Paris est non moins intéressante au XV^e siècle qu'aux deux précédents¹⁾. Rappelons avant tout deux procès iniques: celui de Jean Huss et de Jérôme de Prague, et celui de Jeanne d'Arc. Dans l'un et l'autre, la Faculté « jugea » avec autant de superficialité que de rapidité; les doctrines des Bohémiens furent condamnées en un tour de main, et la pauvre Jeanne fut, elle aussi, condamnée et exécutée, grâce à une inqualifiable procédure. M. Féret avoue lui-même « l'odieuse iniquité de la procédure », en ce qui concerne Jeanne d'Arc; il avoue « l'insigne mensonge ». On sait que Jeanne en avait appelé au concile de Bâle. Aujourd'hui, « la schismatique, » « l'hérétique, » « l'apostate » est réhabilitée, même à l'Université de Paris, même à Rome. Espérons qu'il en sera de même de Jean Huss et de Jérôme de Prague.

Quoique M. Féret soit obligé par position de condamner le gallicanisme et d'attaquer les Jean de Courtecuisse, les Pierre d'Ailly, les Gerson, etc., c'est-à-dire tout ce que l'Université de Paris comptait de plus illustre au XV^e siècle, cependant son volume contient des textes précieux, qu'il importe de remettre en lumière. Parlant de Pierre d'Ailly, il va même jusqu'à dire: « Nous lui ferons encore moins un crime de sa doctrine sur l'infailibilité dans l'Eglise: c'était la doctrine des plus grands docteurs de l'époque, au moins en France (p. 221). »

¹⁾ Voir la précédente livraison, p. 645-648.

Etrange situation pour les théologiens romanistes, de devoir convenir que les plus grands docteurs du XV^e siècle combattaient l'infaillibilité papale comme une erreur formelle, et que par conséquent, de fait, ces grands docteurs ont été hérétiques, s'il est vrai, comme Rome l'enseigne aujourd'hui, que l'infaillibilité du pape soit un dogme ! Etrange situation, de devoir soutenir, en principe, que le dogme catholique ne change pas, et de devoir avouer, en fait, qu'il a cependant changé !

Mais laissons le dogme romain d'aujourd'hui, et constatons ce qui, en réalité, a été enseigné au XV^e siècle par les plus savants docteurs de l'Université de Paris.

Jean de Courtecuisse († 1423), le « sublime » maître de Navarre, s'est posé la question : *l'Eglise romaine peut-elle errer dans la foi ?* Non seulement le pape, mais *l'Eglise romaine*. Qu'a-t-il répondu ? Écoutons M. Féret (p. 171-173) :

« Courtecuisse se prononce en faveur de *l'affirmative* ; à ses yeux, cette opinion a plus de probabilité, et même l'opinion contraire est à peine soutenable... Mais le concile général, assemblée qui représente le monde catholique et qui doit être convoquée par le pape, ou, *dans le cas où celui-ci serait notoirement hérétique*, par les prélats, ou bien, à leur défaut, par les rois et les princes — jouit-il, comme l'Eglise universelle, de la prérogative de l'infaillibilité en ce qui touche la foi et les mœurs ? Oui, disent quelques-uns ; non, disent quelques autres. » Courtecuisse ajoute : « Non assero quod quæcumque major pars sufficiat aliquid definire... Posset aliquis dicere quod possibile est concilium generale errare, ubi tamen non omnes consentirent determinationi factæ per dictum concilium vel statuto dicti concilii... Non recordor me legisse in tota Scriptura sacra nec alio audivisse locum sacræ Scripturæ ex quo possit apparenter concludi quod concilium generale non possit errare. » Et si le concile n'est convoqué ni par le pape, ni par les prélats, ni par les princes, Courtecuisse enseigne que le droit de le convoquer appartient à tous les catholiques, « ad omnes catholicos scientes papam sic esse hæreticum ».

Pierre d'Ailly, « l'aigle de la France », le « Malleus a veritate aberrantium indefessus », a enseigné les doctrines suivantes : « Encore que le pape, en tant que vicaire de J.-C., puisse être dit *d'une certaine manière* la tête de l'Eglise, cependant *l'unité de l'Eglise ne dépend point nécessairement ou*

originellement de l'unité du pape... Pour apaiser le schisme, un concile général peut être réuni indépendamment de l'autorité du pape *et même malgré son opposition*, par l'autorité de l'Eglise universelle; et non seulement il peut être convoqué par les seigneurs cardinaux, mais même, dans la circonstance, *par les fidèles, quels qu'ils soient.* » Pierre d'Ailly ne confondait pas le concile général avec l'Eglise universelle; celui-là n'était pas celle-ci; celui-là devait être ratifié par celle-ci. Il disait: « *Secundum magnos quosdam doctores, generale concilium potest errare non solum in facto, sed etiam in jure et, quod magis est, in fide.* » Il distinguait aussi l'Eglise romaine et l'Eglise universelle: « *Universalis Ecclesia a Christo et non a papa hoc privilegium auctoritatis habet quod in fide errare non potest; et hanc etiam auctoritatem, secundum aliquos, habet concilium universalem Ecclesiam repræsentans; sed talem auctoritatem non habet papa, cum errare possit in fide; ergo in hoc major est auctoritas concilii vel Ecclesiæ quam papæ.* » Il soutenait que le droit de suffrage, dans le concile général, appartenait aussi aux simples fidèles. Il voulait que la réforme portât sur le pape, sur les cardinaux, sur tout le clergé et sur tout le peuple chrétien. Il admettait qu'on pouvait avoir un motif raisonnable (*causa rationalis*) de s'opposer à l'Eglise romaine (*romanæ Ecclesiæ obsistere*). Il appelait l'Eglise romaine le siège apostolique, « *quia in ea sedet apostolicus, id est præsidet apostoli Petri successor* ». Loin que l'autorité de l'Eglise universelle découlat de l'Eglise romaine, c'était l'Eglise romaine qui tenait son autorité de l'Eglise universelle. Selon Pierre d'Ailly, le pape pouvait être accusé d'hérésie et dans ce cas il devait se soumettre au jugement du concile général (p. 211). Le concile général est supérieur au pape (p. 212).

Gerson a défini ainsi l'Eglise universelle: « la réunion de tous ceux qui croient en J.-C., soit grecs, soit latins, soit barbares, pour constituer un seul corps, composé d'hommes et de femmes, de paysans et de nobles, de pauvres et de riches. » Dans cette Eglise universelle, Gerson a distingué, comme Eglise particulière, « l'Eglise formée du pape, des cardinaux, des évêques, des prélats et personnages ecclésiastiques et ordinairement appelée romaine, parce que le pape en est estimé le chef ». Et cette Eglise particulière « peut et a pu être trompée et tromper, connaître le schisme et l'hérésie, et même dé-

faillir ». Gerson a enseigné que « le concile universel est supérieur au pape, supérieur en autorité, en dignité, en office; qu'à un semblable concile le pape lui-même est tenu d'obéir en toutes choses; qu'un semblable concile peut limiter le pouvoir du pape; qu'il peut supprimer les droits de la papauté; que d'un semblable concile personne ne peut appeler; qu'il peut nommer un pape, le dépouiller et le déposer; qu'il peut établir des droits nouveaux et mettre fin aux droits anciens ». Gerson a enseigné que « le pape est membre et non tête de l'Eglise universelle (*cum papa membrum sit et non caput universalis Ecclesiæ*) »; « qu'il ne doit y avoir, dans un concile, d'exclusion pour aucun fidèle qui demande à être entendu (*nulla fidei persona quæ audiri requirat exclusa*) »; que c'est au pape à se soumettre à l'Eglise, qui est l'épouse du grand roi. Le pape Martin V ayant enseigné dans sa bulle du 10 mars 1418 qu'il n'est permis à personne d'appeler du jugement du pontife romain dans les causes de la foi, Gerson répliqua par son « Traité quand et s'il est permis dans les causes de la foi d'appeler du souverain pontife ou de décliner son jugement », Traité dans lequel il enseigne que l'Eglise étant infaillible, mais non le pape, on peut appeler du pape au concile comme on peut appeler de l'évêque au pape.

Tel a été aussi l'enseignement de Nicolas de Clamanges, élève de Gerson et de Pierre d'Ailly. Les textes cités par M. Féret ne sont pas moins explicites (p. 284-289).

Et la Faculté de théologie de Paris a pensé et parlé comme ces maîtres (p. 71-73, 80, 116-117, etc.); en mai 1456, elle a même été unanime pour qualifier une bulle de Nicolas V d'« entreprise scandaleuse, propre à troubler la paix et la concorde, subversive de l'ordre hiérarchique et de l'Eglise (p 36) ».

Donc il est bien avéré qu'au XV^e siècle l'infaillibilité papale et tout le système papiste actuel étaient considérés comme des erreurs manifestes. Rome a beau se proclamer infaillible, elle n'empêchera pas ce fait d'être éclatant. Et ce fait sape par la base la constitution actuelle et les dogmes actuels de l'Eglise romaine.

Le volume de M. Féret contient beaucoup d'autres renseignements sur la valeur de la scolastique et des dévotions du moyen âge. Que dire, par exemple, de cet Alain de la Roche, dominicain breton, qui, pour faire aimer la dévotion au rosaire,

se plaisait à raconter des faits merveilleux *sans s'inquiéter s'ils étaient vrais ou supposés*, et qui attribuait à St. Dominique des paroles *que ce dernier n'avait jamais dites, des discours qu'il n'avait jamais prononcés* (p. 344) »? Un autre dominicain, Jean-André Coppenstein, revisa les œuvres d'Alain de la Roche, mais « en remaniant le style sous prétexte de le rendre plus agréable et en supprimant ce qu'il ne croyait pas nécessaire ». « C'est ainsi, dit M. Féret (p. 346), que dans les éditions nouvelles nous n'avons plus qu'un Alain corrigé et incomplet ». On y trouve encore toutefois des « Sermons de St. Dominique *révélés à Alain* », et parmi ceux-ci, un sermon sur la fête du St. Sacrement, instituée seulement en 1264; et St. Dominique est mort en 1221!

Et à côté de ces falsifications, que de subtilités! La scolastique au XV^e siècle en est remplie, à ce point que Nicolas de Clamanges n'hésite pas à la combattre et à lui préférer la méthode des Pères. « Solebant antiqui Patres et theologi... nihil dicere aut astruere, nisi quod Scripturarum testimonio possit confirmari... Nunc autem plerosque videmus scholasticos sacramentorum inconcussa testimonia litterarum tam tenuis æstimare momenti, ut ratiocinationem ab auctoritate ductam velut inertem et minime acutam sibilo et subsannatione irrideant, quasi sint majoris ponderis quæ phantasia humanæ imaginationis adinvenit, quam quæ cœlitus aperuit. »

Les conséquences d'une telle théologie et d'un tel état d'esprit, sont faciles à tirer.

E. MICHAUD.

La Grande Encyclopédie, *Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts, par une société de savants et de gens de lettres; Paris, 61, rue de Rennes: 1 fr. la livraison; en souscription, de 600 à 750 fr. l'œuvre complète.*

Les lecteurs de la *Revue* connaissent déjà cette œuvre gigantesque, à laquelle travaillent environ cinq cents spécialistes, soit de la France, soit des autres pays, chacun dans sa branche particulière, et presque toujours à un point de vue absolument objectif. Je dis « presque toujours », parce qu'il est impossible que certains écrivains, traitant certaines questions, ne se laissent pas entraîner, quoi qu'ils fassent, à des points

de vue subjectifs et personnels. Mais ces cas sont rares, et l'on peut dire que la caractéristique de cette œuvre, bien distincte de celle des Encyclopédistes du XVIII^e siècle, est précisément l'élimination de l'esprit de parti au profit du seul esprit scientifique.

Le tome 23^e vient de paraître, commençant à *mao* et finissant à *moisson*; le tome 24^e (576^e livraison et suiv.) commence à *moissonneuse*. Je ne puis signaler, dans cette notice, que les articles théologiques parus dans les dernières livraisons. — En dogmatique: *Miracles*, *Monarchiens*, *Monophysisme*, *Monothélisme* et *Montanisme*, etc., etc., par E. H. Vollet. — En histoire religieuse: *Michel*, *Moïse*, *Mithra* et son culte (curieux détails), par H. Hubert, *Mischna*, par S. Debré, etc. — En histoire ecclésiastique, très nombreuses biographies: le prof. *Michelis*, par Lauchert; l'abbé *Migne*; le D^r *Et. Mignot* († 1771), qui fit opposition à la bulle *Unigenitus* et publia en 1756 un « Mémoire sur les libertés de l'Eglise gallicane »; *Jean Milic* († 1374), l'auteur des « Tristesses de l'Eglise »; le théologien tchèque *Millauer* († 1840), auteur d'une « Vie de Jean Zizka »; *J.-Ant. Milsand* († 1886), auteur d'une étude sur les « protestants et les vieux-catholiques », 1874; *Pic de la Mirandole*; *J.-A. Mœhler*, dont la « Symbolique » est ainsi caractérisée par F.-H. K.: « C'est une comparaison entre les principes du catholicisme, dont les angles sont toutefois légèrement atténués, avec les principes du protestantisme, dont les défauts sont exagérés »; *P. Mogilas* († 1647), auteur de la « Confession de la foi orthodoxe »; *Mohammed* (par W. Marçais), et les nombreux personnages qui ont porté ce nom; l'abbé *Moignot*, directeur du « Cosmos », auteur des « Splendeurs de la foi » et des « Livres saints et la science »; *Jacques Molay* († 1314), grand-maître des Templiers; *Molina*, le molinisme et le congruisme; *Molinos* et le molinosisme; *Monclar* († 1773), auteur du « Mémoire au sujet des mariages clandestins des protestants en France », et du « Compte-rendu des constitutions des jésuites »; *J.-B. Monestier* († 1820), l'archevêque Montazet, Montalembert, etc.

Curieux détails sur *Michel le Visionnaire* († 1726), au sujet du mariage de M^{me} de Maintenon avec Louis XIV.

L'article sur les *Missions* catholiques et protestantes, par MM. Kruger et E.-H. Vollet, est particulièrement intéressant;

il est suivi d'une notice sur la « Mission intérieure », et d'une autre sur la « Société des missions étrangères de Paris », par F.-H. K. Remarquons sur cette dernière que « l'impulsion première fut donnée en 1652 par le P. de Rhodes, qui venait demander en Europe des instructeurs pour le clergé indigène de l'extrême-Orient; le 26 juillet 1663, Louis XIV accorda des lettres patentes portant établissement du séminaire général des missions étrangères à Paris, avec une rente de 15,000 livres ». L'unité du gouvernement de cette Société est maintenue par un conseil de 13 directeurs siégeant à Paris, mais « recevant le mot d'ordre de la congrégation de la Propagande à Rome. » Il s'agit de la romanisation de l'Orient d'abord par les doctrines et ensuite par la juridiction. (Voir les études publiées sur cette importante question par la *Revue intern. de Théol.*, nos 10, 11 et 12, 1895.) Sur le mot *Missionnaire*, M. E.-H. Vollet a donné des indications précises. — L'étude de M. de St-Arroman sur les missions scientifiques et littéraires françaises, mérite aussi d'être signalée.

L'article *Miniature* de M. G. Pawlowski contient beaucoup de renseignements historiques sur la décoration des anciens manuscrits et sur les écoles anciennes d'art religieux. Voir aussi *Missel* et *Mitre*.

A l'article *Mois du pape et Alternative*, on lit: « La VIII^e Règle de la chancellerie romaine porte que tous les bénéfices ecclésiastiques, séculiers et réguliers, avec ou sans charge d'âme, qui deviendront vacants, en quelque lieu et de quelque manière que ce soit, dans les mois de *janvier, février, avril, mai, juillet, août, octobre* et *novembre*, sont réservés à la disposition du pape. Elle n'admet d'exceptions que pour les bénéfices vacants par résignation, pour ceux dont l'Eglise de Rome et ses cardinaux disposent directement, et pour ceux dont la disposition est réglée par les concordats conclus entre le saint-siège et divers Etats. Cette mesure, qui dépouillait les collateurs ordinaires de leurs droits pendant huit mois de l'année, et qui ne leur permettait de l'exercer qu'aux mois de *mars, juin, septembre* et *décembre*, avait été introduite et développée avec l'habileté subreptice et la ténacité dont la cour de Rome est coutumière dans les entreprises de ce genre. » C'est Martin V qui l'a imaginée et Léon X qui l'a appliquée sans disconti-

nuation. Les mois du pape sont aussi appelés *mois apostoliques*. Quelle singulière apostolicité!

Je regrette que la place me manque pour reproduire l'article sur « l'Eglise de Milan », article où il est bien constaté que l'ancienne primauté de l'évêque de Rome n'entraînait avec elle aucune juridiction sur les Eglises situées en dehors de la province romaine.

Voir aussi les articles : *Monastère, Monastique, Mongolie* (la religion ancienne et la religion actuelle), *Monita secreta, Monition* et *Monitoire*.

E. MICHAUD.

Journal des Savants; Paris, Hachette; le cahier 3 fr.

Le *Journal des Savants* doit aussi intéresser les lecteurs de cette Revue, surtout par les articles d'histoire et de philosophie religieuses qu'il contient, et aussi par ses comptes-rendus bibliographiques (bien que ceux-ci ne soient ni assez nombreux ni assez détaillés). Les savants qui rédigent ce journal sont tous, dans leurs branches, d'une compétence incontestée; ils n'ont qu'un tort, celui d'être trop modestes et de ne pas chercher à faire connaître davantage leurs travaux, soit en France, soit à l'étranger. Peut-être sont-ils plus connus à l'étranger qu'en France même. Quoi qu'il en soit, ils ne le sont pas assez.

Dans les derniers cahiers, on peut signaler la belle étude de Paul Janet sur les œuvres de Descartes (édition Adam et Tannery), et en particulier sur la Correspondance. Voir surtout la vingt-et-unième lettre au P. Mersenne (15 avril 1630), sur les rapports de la volonté et de la connaissance en Dieu. Si la thèse philosophique : *Velle et videre est idem* est vraie (mais dans quelle mesure et comment?), on comprend les conséquences qui en découlent pour la théologie, dans la question trinitaire. J'en dirai autant de cette autre thèse : Dieu est la Vérité, non par sa volonté, mais par son essence. — L'étude de M. Maspéro sur les papyrus de Pétrie renferme aussi d'utiles indications sur la religion égyptienne. — Je ne peux ici que signaler les notices sur les tomes VI, VII et VIII de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* (par le P. Sommervogel); sur l'origine et les progrès de la Logique de Platon, avec un aperçu sur le style de Platon et la chronologie de ses

écrits; sur le *Studium papal de Trets au XIV^e siècle* (par l'abbé Chaillan); sur l'histoire du royaume de Jérusalem (1160-1291), de Reinhold Röhrich, etc. E. M.

De l'Histoire considérée comme science, et Introduction à l'Histoire littéraire, par P. LACOMBE; Paris, Hachette, 2 vol. in-8°, 15 fr., 1894 et 1898.

La théologie, comme science, doit avoir une méthode scientifique. Lorsqu'elle expose et juge des faits, lorsqu'elle interprète et critique des textes, elle doit se soumettre aux méthodes scientifiques en général, et en particulier aux règles de la critique historique et de la critique littéraire. C'est à ce point de vue que les deux volumes de M. Lacombe intéressent aussi les théologiens, et peuvent rendre de grands services aux maîtres et aux étudiants. L'auteur, en effet, y serre de très près les questions de méthode; il montre les abus que l'on fait trop souvent des mots vagues, et la nécessité qu'il y a de créer un vocabulaire plus exact. Les analyses sont fort bien conduites, et il joint toujours les exemples aux préceptes. Il insiste beaucoup sur ceci, qu'on n'a pas pris garde que le mot « histoire » est une étiquette « commode, mais infidèle » posée sur des faits très différents comme sujets de connaissance. Les uns, les *institutions*, se prêtent à une connaissance scientifique; les autres, les *événements*, ne s'y prêtent pas. Cette distinction est l'idée primordiale de l'ouvrage. En outre, ceux qui ont cherché les lois de l'histoire ont suivi des analogies trompeuses, empruntées à la physique, à la chimie, à la biologie. C'est de la psychologie que l'histoire relève. Les lois historiques à trouver ne peuvent être que des dépendances des lois plus générales qui régissent le mental et le moral humain. Passant en revue toutes les institutions, analysant chacune d'elles, l'auteur montre comment on peut appliquer les données de la psychologie à l'histoire, et éclairer celle-ci par celle-là.

M. Lacombe combat particulièrement les erreurs de Taine et de Brunetière, qui n'ont pas assez distingué, dans l'histoire, les éléments susceptibles d'organisation scientifique et les éléments réfractaires à la science; ils ont mis à peu près sur le

même pied les événements et les institutions. M. Lacombe appelle « événement » ce qui n'apparaît que dans l'acte ou les actes d'un seul homme et ce qui semble le produit singulier de son caractère; et il appelle « institutionnel » tout trait qui, dans un acte ou une œuvre, rappelle quelque trait déjà visible dans l'acte ou l'œuvre d'un autre homme, et à fortiori de plusieurs autres hommes. Que de critiques ne sont frappés que par les particularités individuelles de telle célébrité, et ne remarquent pas les similarités des actes et des œuvres! « Trop souvent, dit M. Lacombe, la manie de généraliser emporte l'historien. Vous le voyez se saisir de ce qu'un littérateur offre de plus individuel, vertu ou vice, forme ou degré du talent, le lui ôter, *et l'attribuer à toute sa génération, à toute son époque, à toute sa nation* . . . Parmi les historiens et les critiques de ce temps-ci, il serait aisé, je crois, de relever quantité de conclusions téméraires et erronées . . . On peut leur reprocher de n'avoir pas saisi combien largement l'étude du public avait droit d'entrer dans l'histoire . . . La tâche principale est de faire le départ entre les deux éléments partout entremêlés, l'institutionnel et l'accidentel, le collectif et l'individuel, le déterminé et le contingent. » Les conseils que donne l'auteur sur la manière de rechercher les causes, sont très pratiques. Bref, ces deux volumes sont remplis d'observations judicieuses.

E. M.

II. Deutsche Bibliographie.

Lehrbuch der Kirchengeschichte von Dr. F. X. FUNK, *Professor der Theologie an der Universität Tübingen*. 3., verbesserte und vermehrte Auflage. Paderborn, Ferdinand Schöningh. 1898. XVI u. 618 S. 8°. (Preis M. 6. —.)

Das in 1. Auflage 1886, in 2. Auflage 1890 erschienene, seither auch ins Französische übersetzte (1891; 2. Aufl. 1896) Lehrbuch des gelehrten Tübinger Kirchenhistorikers ist mit der vorliegenden neuen Auflage in einen andern Verlag übergegangen, und bildet jetzt den 16. Band der im Verlag von F. Schöningh in Paderborn erscheinenden wissenschaftlichen Handbibliothek (1. Reihe). Die Vorzüge dieses Lehrbuches, das bei seiner knappen und objektiven Darstellung das reiche

Material der Kirchengeschichte, unter besonderer Berücksichtigung auch des Gebietes der sogenannten innern Kirchengeschichte, in so mässigem äusserem Umfang und in höchst übersichtlicher Gliederung zusammenfasst, sind bekannt genug.

Die neue Auflage zeigt überall die darauf verwendete Sorgfalt des Verfassers in zahlreichen kleineren Zusätzen und Verbesserungen, selbstverständlich auch in der entsprechenden Ergänzung der Litteraturangaben. (In Bezug auf die letztern erlaube ich mir nur, zu bemerken, dass S. 200 Anm. mein Name zu streichen ist; durch Versehen scheint mein S. 195 Anm. angeführtes Buch sich nochmals an eine unrichtige Stelle verirrt zu haben.) Eine ganz neue Fassung haben die §§ 34 (früher 35), über den Montanismus, und 93 (früher 96), über die Abendmahlsstreitigkeiten des Mittelalters, erhalten, und § 212, über Orden und Kongregationen in der neuesten Periode, ist ganz neu eingesetzt. Trotz der mancherlei Vermehrungen ist der Umfang des Buches nicht wesentlich gewachsen (618 gegen 603 Seiten), da der Verfasser aus praktischen Gründen, eben um eine Anschwellung des Umfanges zu verhüten, anderseits, wo es geschehen konnte, mehrfach Kürzungen vornahm; besonders geschah dies in solchen Fällen, wo er für die weitere Ausführung jetzt auf den im vorigen Jahre erschienenen 1. Band seiner „Kirchengeschichtlichen Abhandlungen und Untersuchungen“ verweisen konnte (vgl. meine Besprechung in dieser Zeitschrift, Jahrgang 1897, S. 878 ff.), in welchem die bezüglichen Specialuntersuchungen jetzt bequem zusammengestellt sind. Auch die etwas weiter ausgedehnte Anwendung der kleinen Schrift, sowie in einigen Abschnitten einer mittlern Schrift, trägt einerseits zur Verhütung einer grösseren Vermehrung des Umfanges, andererseits zur Übersichtlichkeit der Darstellung bei. — Zum Schluss möchte ich nur noch dem Wunsche Ausdruck geben, dass bald ein 2. Band der kleinen Schriften des Verfassers folgen möge.

LAUCHERT.

Die sahidisch-koptische Übersetzung des Buches Ecclesiasticus

auf ihren wahren Wert für die Textkritik untersucht von Dr. NORBERT PETERS, Professor der Theologie an der B. theol. Fakultät in Paderborn. (= Biblische Studien, herausgegeben von Prof. Dr. O. Bardenhewer, III. Band, 3. Heft.) Freiburg i. B., Herder'sche Verlagshandlung. 1898. XI und 69 S. 8°. (Preis M. 2. 30.)

Die vorliegende Schrift, die sich als eine Vorarbeit zu einem vom Verfasser geplanten Kommentar zum Buche Ecclesiasticus giebt, bietet eine in die speciellsten Einzelheiten eingehende Vergleichung des von P. de Lagarde (in seinen *Ægyptiaca*, Göttingen 1883, p. 107—206) veröffentlichten und seither noch nicht in diesem Sinne verwerteten koptischen Textes mit dem griechischen. (Näheres über Lagardes Ausgabe und über anderweitig vorliegende und zerstreut veröffentlichte koptische Fragmente teilt die Einleitung mit, S. 1—3.) Indem der Verfasser in methodischer Prüfung der koptischen Übersetzung zuerst diejenigen Eigentümlichkeiten derselben nachweist, die sich aus dem verschiedenen Charakter der beiden Sprachen oder aus der Methode des Übersetzers erklären (der öfter mehr nach dem Sinn als nach dem Buchstaben übersetzt, ein Streben nach Vereinfachung und Erleichterung, öfter auch nach Erklärung und Erläuterung des Textes zeigt), scheidet er von vornherein die bloss scheinbaren Varianten aus und weist auf die bei der Verwertung des Textes für die Textkritik nötige Vorsicht hin. (S. 5—30.) Der 2. Abschnitt (S. 30—57) stellt sodann die Varianten zusammen, die nach Berücksichtigung der Art und Freiheit der Übersetzung entweder ganz sicher oder doch mit hoher Wahrscheinlichkeit als Varianten übrigbleiben. Eingehender behandelt werden die Varianten desjenigen Teils, für welchen infolge der in jüngster Zeit gemachten Entdeckungen jetzt der hebräische Text wieder vorliegt (Kap. 39, 15—49, 11), unter Beziehung auch der andern alten Übersetzungen. Das Resultat bezüglich des Wertes der Übersetzung zieht der 3. Abschnitt (S. 57—65). Es ergibt sich aus der ganzen Untersuchung, dass der Wert der koptischen Übersetzung für die Textkritik des griechischen Textes nicht unterschätzt werden darf, wie besonders das vielfache Zusammentreffen mit dem hebräischen Text in der betreffenden

Partie gegen die Lesarten der griechischen Handschriften zeigt, während anderwärts die Übereinstimmung mit den andern alten Übersetzungen manchen Lesarten des koptischen Textes Gewicht verleiht. Anhangsweise werden einige Emendationen zu Stellen des koptischen Textes (S. 65—67) und Bemerkungen zur koptischen Grammatik aus diesem Texte gegeben.

LAUCHERT.

Theologischer Jahresbericht. Herausgegeben von Dr. H. HOLTZMANN, Professor in Strassburg, und Dr. G. KRÜGER, Professor in Giessen. XVII. Band, enthaltend die Litteratur des Jahres 1897. 2. Abteilung, Historische Theologie. 3. Abteilung, Systematische Theologie. Berlin und Braunschweig, C. A. Schwetschke u. Sohn. 1898. S. 177—499; 501—675. Gr. 8°.

Die 2. Abteilung des Jahresberichtes enthält die Referate von *H. Lüdemann*, Kirchengeschichte bis zum Nicänum (S. 177—206); *G. Krüger*, Kirchengeschichte vom Nicänum bis zum Mittelalter mit Einschluss der byzantinisch-orientalischen Litteratur (S. 207—233); *G. Ficker*, Kirchengeschichte des Mittelalters (S. 234—306); *G. Loesche*, Kirchengeschichte von Beginn der Reformation bis 1648 (S. 307—375); *A. Hegler*, Kirchengeschichte von 1648 an (S. 376—432); *O. Kohlschmidt*, Interkonfessionelles (S. 433—477); *C. P. Tiele*, Religionsgeschichte (S. 478—499). Die 3. Abteilung enthält die Referate von *E. W. Mayer*, Encyclopädie, Apologetik, philosophische Theologie, Kosmologie und Anthropologie, philosophische Systeme und Gesamtentwürfe (S. 501—530); *E. Træltsch*, Religionsphilosophie und prinzipielle Theologie (S. 531—603); *E. Sulze*, Dogmatik (S. 604—655); *O. Dreyer* Ethik (S. 657—675). — Als Ganzes bietet der Jahresbericht eine bibliographische Übersicht über die theologische Gesamtproduktion des betreffenden Jahres, wie sie anderwärts nicht vorliegt, und bildet dadurch auch für diejenigen, die sich durch Ton und Charakter der Berichterstattung oft abgestossen fühlen müssen, ein Nachschlagewerk von bleibendem Wert. Ein grosser Vorzug ist das rasche Erscheinen des Jahresberichtes. Die Ungleichmässigkeit der Berichterstattung, insofern sie dadurch bedingt ist, dass den einzelnen Referenten auch von Erscheinungen von grösserem wissenschaftlichem Werte oft nur die Titel zugänglich sind, ist wohl nicht zu vermeiden. Die interessanteste

Abteilung pflegt die historische zu sein. Es wäre nur zu wünschen, dass die wissenschaftliche Objektivität, deren Krüger sich auch solchen Erscheinungen gegenüber, die auf einem andern Standpunkt als dem seinigen stehen, im allgemeinen befeissigt, allen seinen Mitarbeitern in gleichem Masse eigen wäre. Dem Bericht-erstatte über die Kirchengeschichte bis zum Nicänum ist selbst Harnack nicht mehr protestantisch genug, und der Abfall von der von F. C. Baur beliebten Phantasiekonstruktion des Urchristentums wird ihm schwer übel genommen. — Die 3. Abteilung, die systematische Theologie umfassend, giebt einen sehr interessanten Überblick darüber, wie die verschiedenen Strömungen auf dem Gebiete der heutigen protestantischen Theologie im verflossenen Jahre ihren litterarischen Ausdruck gefunden haben. Von den Erscheinungen auf dem Gebiete der katholischen Theologie sind im allgemeinen nur die Titel gegeben. Wo auf einzelnes eingegangen wird, zeigt sich nicht viel Verständnis für den katholischen Standpunkt. — Noch einige kleine Berichtigungen: S. 361, Z. 17 v. u. l. F. X. Kraus. S. 419, Z. 12 l. G. Michaut. S. 454, Z. 11 v. u. wird die Allgemeine Deutsche Biographie mit den Publikationen von Bettelheim verwechselt. S. 506, Z. 2 v. u. l. Chable. F. L.

III. English Bibliography.

Considerations on Public Worship and on the Ministry of Penitence, A Letter adressed to the Clergy of the Diocese of Salisbury, by JOHN WORDSWORTH, D. D. Bishop of Salisbury, together with A Pastoral Letter to the Laity; London, Longmans, 1898, 1 s.

The Bishop begins by stating that before writing upon a subject which has caused some disquiet, he had taken counsel with his constitutional advisers, the Dean and Chapter of Sarum. Two causes have led to his taking action—the tendency to “a sort of Congregationalism” as regards liberty of public worship, and a growing disposition to look to the Bishops of the Church for the restoration of order. The Bishop is careful to explain that “the impulse to write this letter, comes to me from within, not from without”. After this preface his lordship

proceeds to amplify the teaching of St. Ignatius, "Let nothing be done without the Bishop". In the Church of England the Bishop, in accordance with primitive order, and in contrast to the modern Vatican theory of the Pope's immediate episcopal jurisdiction in every diocese, is "the one immediate pastor of the souls of all the faithful within his diocese and jurisdiction. Nothing can be done officially in any parish for which he is not directly or indirectly responsible". The prescription of one "Use" for the whole Church has relieved the Bishops from a large measure of their responsibility, but "their old *jus liturgicum* still remains". In the declaration of the clergy on being licensed to the cure of souls, the "lawful authority" there mentioned is, in the first instance, to be understood as the Bishop. It is laid down, therefore, as a general rule for the diocese of Sarum that no form of public worship, other than those of the Prayer Book, is to be used, except it be "directed, issued, sanctioned, or allowed" by the Bishop himself. Neither shall any adaptation of the Prayer Book services, or prayers additional to the same, be used without the same sanction. Any "wilful and intentional infraction" of this rule "would be liable to be treated as a breach of the oath of canonical obedience". The letter then proceeds to show that the Bishop's authority is a common benefit. Besides his special duties, a Bishop has duties to the whole Province and the whole Anglican Communion.

He may also sometimes have to be the interpreter of that Communion to members of other religious bodies, as it has from time to time fallen to my own lot to be on the Continent of Europe and in the Levant. Unless he acts with authority inside his diocese he can hardly advise with authority outside it. A Bishop may therefore well ask those of the clergy and people, who may be in favour of introducing or maintaining changes in the ritual or practice of public worship (whether it be by omission or addition, and whether in a Puritan or mediæval direction, especially when those changes may be considered expressive of doctrine) to remember their duty to his office and their interest in maintaining its authority. It is important to the Church at large as a centre of unity.

Lest any should fear to trust the Bishops unreservedly, he is careful to add that "the days of autocratic Bishop are, I

believe passed". An English Bishop's position, while it is probably stronger in some respects than that of any other Bishop in any other country, depends much more than it used to do upon his reasonable action and fulfilment of reasonable expectations.

The next portion of the letter deals with the principles of Public Worship. Worship must be "distinctly Christian". Our ritual is "the expression of the faith and life of Christianity". *Lex supplicandi legem statuit credendi*. Negatively it excludes everything Pagan and superstitious. Positively it is above all things "Worship of the Blessed Trinity in Unity". In the first ages the Church required that in the service of the altar prayer should always be directed to the Father as implying "the two other Persons who with Him compose the ineffable Unity of the Godhead". The Lord's Prayer and other Scriptures enforce the same truth. Nevertheless, the Catholic Church all owes prayer to our Lord Jesus Christ, on the authority of His own words in the Apocalypse.

Sections X. to XIV. treat with great fulness the question of worship addressed to our Lord in the Blessed Sacrament, as to which the Bishop gives certain reasons for caution. In the first place our Lord's humanity by itself, according to all Christian theology, is not a proper object of Divine worship. If it were, a fourth term would be added to the Blessed Trinity. It is by this rule that we criticise such developments as the cultus of the Sacred Heart. One reason then why we must be cautious about Sacramental adoration is the fear lest it should degenerate into a like error. Again, the Sacramental signs not only suggest the Humanity apart from Divinity, but the Humanity restricted by local and material conditions. This, I suppose, is why the Trent Catechism directs the clergy to warn the people that the Body of Christ is not in the Eucharist "as in a place". That this warning is not wholly successful is evident from the language employed by many Romanists. To speak of our Lord as the "Divine prisoner of the tabernacle" is surely to use very misleading and distressing language.

Then, secondly, the general purpose of the Eucharist as an act of worship has to be considered. It is not a "bare commemoration" of a historical event, and all Christians agree

that it is not a repetition of the Sacrifice of the Cross. "It is something between the two", though we need not seek an exact definition. But simply it may be expressed as:— a pleading before God the Father, on the part of the Church on earth, in union with her Great High Priest and Head, of the atonement made by Him, with which she dares humbly to associate her own oblation of herself as His Visible Body.

This, the Bishop concludes,— is different from, and, in a certain degree, inconsistent with, the separate adoration of our Saviour as almost the sole object of worship at the time of Consecration.

Is then the moment of the Consecration the suitable time for adoration of the Person of Christ? The Bishop answers the question thus. In the Blessed Sacrament, Our Lord, as it were, assumes two attitudes—viz., the Godward and the Manward. At the Consecration He is Himself the Great High Priest offering Himself to the Father. To the Father, therefore, at that supreme moment we are to "lift up our hearts". But there are points in the service at which Our Lord "instead of turning His face towards the throne of God, rather turns towards His people". Such are the reading of the Gospel, at which we rise and salute Him with the *Gloria*. (Here the Bishop incidentally remarks that the "ignorant custom of kneeling during the Epistle" destroys the significance of the rite of standing at the Gospel.) Another point is the Offertory, which is the principal moment of adoration in the Eastern Church. A third point is the reading of the Comfortable Words, and a fourth is the reception of the Sacrament. In support of his argument the Bishop then adduces evidence from ancient and mediæval sources on special Adoration at Communion time, and alludes to the late Archbishop's judgment, to which he himself was a party as an assessor, a permitting the singing of the *Agnus* "during the Communion time". The ritual elevation of the Sacrament is admitted to be a very ancient and almost universal custom, but "originally not *at*, but *considerably after*, the Consecration". This section of the argument concludes with cautions against the abuse of non-communicating attendance, which, however, is admitted to be allowed by the Church of England. In any case, however, the clergy are ordered to observe the rubric which requires that at least three commu-

nicants should partake with the priest, and it is suggested that the laity should help by sending in their names beforehand.

According to the principles thus laid down, Reservation of the Sacrament for isolated worship is not permissible. As experience shows, this practice has led not only to infrequent communion, but to the preference of an evening service to the self-denying duty of attendance at a morning mass. As regards Reservation for clinical communions, the Bishop considers the balance of advantage to be on the side of our present rule. Nevertheless, in order to meet cases of extreme difficulty, he is willing to give special advice privately to the clergy. If any feel aggrieved at the loss of certain ancient practices, let them recognise God's providence as in the abolition of the Brazen Serpent, the disappearance of two out of the three treasures of the Ark when it was placed in Salomon's Temple, and the loss of the Ark itself when the second Temple was built.

The Bishop next discusses and condemns the Adoration of the Cross, on the ground that the average mind cannot apprehend the subtle distinctions drawn between various degrees of worship. What may not be idolatry in itself may practically be idolatry for the mass of mankind.

Up to this point (Section XX.) public worship has been considered as Christian worship. A further test is now introduced, conformity to Holy Scripture. Tried by this test the worship of the saints, and particularly the extravagant devotions to the Blessed Virgin, must be rejected. All Christians alike are awaiting the judgment. The Greek Liturgies to this day offer prayers for all the saints, even the Blessed Virgin herself. "The last judgment will be a great scene of the reversal of human judgments." Public worship of the saints is further disallowed because of the silence of Scripture, and time spent in the private invocation of saints is to be deprecated as so much taken from direct prayer to God.

Lastly, our public worship must be the worship of the Church of England, in full recognition of the national character and the national requirements, and with consideration for national prejudices. A too elaborate ceremonial, the use of strange ecclesiastical terms, the introduction of foreign usages, the mumbling of the service, are noticed as, among others

causes of irritation. On this head the Bishop gives in an appendix some counsels which are well worthy of attention.

From Section XXXII. onwards the Bishop addresses himself to the subject of the ministry of penitence, especially in private. After giving a sketch of ancient penitential discipline, he shows how private confession and absolution came so to be gradually substituted in ordinary cases for the public act. He also traces the change from the requirement to confess only to three capital sins of Idolatry, Murder and Adultery, to the canon of the Fourth Lateran Council, which enjoined the confession of all sins at least once a year to the *proprius sacerdos*. With this he also contrasts the penitential discipline of the Church of England, which is especially connected with Holy Communion and the Visitation of the Sick. The English discipline is described as differing in three important particulars from the Roman. It makes private confession subsidiary to self-examination, and leaves it to the individual conscience. It recommends confession where a man cannot quiet his own conscience. It permits confession to "some discreet and learned minister" other than the parish priest. It moreover, by directing reference to the Bishop, brings him into his proper place in penitential discipline. The clergy, however, are bound to hear confessions if they are desired to do so, but the Bishop regrets that we have no system of licensing confessors. He is of opinion that the outward sign of imposition of hands should be used when re-admitting penitents to Communion. Whether the indicative form of absolution is used or not, a prayer should always be said. Questions to penitents should follow the lines of the exhortation in the Communion service. The artificial distinction between venial and mortal sins should be shunned, and currency must not be given to "the idea that *satisfaction* made by the penitent is a substitute for proper reparation to our neighbour and faith in the Atonement made by our Blessed Lord". As to the question who should and who should not be counselled to come to confession we give his lordship's own words:

I think that there are many persons living with heavy sin upon their consciences, sin perhaps that has found expression in single dark acts, or sin that has become habitual, who would be very much helped by confession. To such it may mean

all the difference between interior light and darkness. Such confession may need to be repeated, perhaps at regular intervals, in order to test the progress and perseverance of the penitent. There are others, of scrupulous consciences, who may be made easy and at peace by it, who should, nevertheless, in their own interests, not be advised to seek it often. There are many others to whom I would say, as St. Jerome does to Demetrius: *Nos ignoremus pœnitentiam, ne facile peccemus. Illa quasi secunda post naufragium tabula miseris sit: in virgine integra servetur navis.* A Christian virgin should not need that second plank of penitence, on which those who have made shipwreck of life may escape safe to land.

The last point on which the Bishop touches is that of prayer for the faithful departed. He is willing to admit this in additional services, but it will be his duty to compare the language employed with that of the prayers existing in the Prayer Book. In the case of private devotions the same strictness need not be required.

(*Church Times*, July 29, 1898, P. 119.)

Ordinals past and present, and their witness to the validity of English Orders, by Rev. BAINBRIDGE SMITH, M. A., *Parker & Co., London 1/6.*

This Book is a model of Christian controversy, and gives close English translation of Roman Ordinals, together with the second Ordinal of Edward VI., in order that the Reader may see, that the objections, alleged by Leo XIII. against English Orders, apply with equal force to the Roman Ordinals for the first thousand years. He treats of "Intention", "Matter" and "Form". The only mis-conception seems to us to be that the Author speaks of the placing of the Gospels on the neck of the Bishop being consecrated, as though its earliest authority was the Council of Carthage, A. D. 398.

The Apostolic Constitutions name "two Deacons" as holding the Gospels over the Consecrand, Dionysius speaks of the same ceremony as one of the distinctive acts in the Bishop's Consecration. It was probably "two Bishops" holding the Gospels, that Alcuin spoke of, as not "found in authority ancient and

modern", and not the ceremony itself—a ceremony which so beautifully symbolises "Take my yoke upon you, and learn of me". "Preaching the Word" was good and needed, but "Doing the Word" was probably better, and both best. It is ever dangerous to change an Apostolic tradition. Those who know the splendid testimony given by the Roman Church to the Holy Scriptures, will regret that its authority should have been weakened by the "pronouncement" which Mr Smith so ably refutes.

JOHN PARKER.

IV. Griechische Bibliographie.

Ἐκκλησιαστικὴ Ἱστορία ἀπὸ τῆς ἰδρύσεως τῆς Ἐκκλησίας μέχρι τῶν κατ' ἡμᾶς χρόνων, ἐκ διαφόρων πηγῶν ἐρασιθεῖσα ὑπὸ Ἀ. Διομήδους Κυριακοῦ, Δ. Φ. καὶ καθηγητοῦ τῆς Θεολογίας ἐν τῷ Ἐθνικῷ Πανεπιστημίῳ. Ἐκδοσις δευτέρα ἐπληξημένη. Ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογραφείου τῶν καταστημάτων Ἀνέστη Κωνσταντινίδου. 1898. 3 Bände. 493, 335, 524 S. 8^o.

Die in erster Auflage im Jahre 1881 erschienene Kirchengeschichte des Herrn Professor Kyriakos erscheint in den 3 Bänden der vorliegenden neuen Ausgabe in einer wesentlich erweiterten und bereicherten, in manchen Partien ganz umgearbeiteten Gestalt, als ein ausführliches Handbuch der Kirchengeschichte, das Resultat der langjährigen akademischen Lehrthätigkeit des verdienstvollen Verfassers. Der Standpunkt, von dem in diesem Werke des athenischen Kirchenhistorikers der Verlauf der Kirchengeschichte betrachtet wird, ist selbstverständlich der der orientalischen orthodoxen Kirche, näherhin modifiziert durch die liberale oder liberal-konservative Richtung, welche der Verfasser innerhalb seiner Kirche vertritt. In einem zunächst für den Klerus der griechischen Kirche bestimmten Werke begreift es sich ferner, dass eben die Geschichte der orientalischen Kirche überall im Vordergrund steht und die Grundlage des Ganzen bildet. Eingeteilt wird die ganze Kirchengeschichte in dem Werke in vier Perioden: I. vom Jahre 1—313; II. von 313—860 (Inhalt des 1. Bandes); III. von 860—1453 oder von den Anfängen der Kirchentrennung bis zur Eroberung von Konstantinopel (2. Bd.); IV. von

1453—1897 (3. Bd.). Für den griechischen Historiker ist es das Naturgemässe, die Grenze zwischen den beiden letzten Perioden mit dem Jahr 1453 zu ziehen. Wie mit den Quellenwerken zeigt sich der Verfasser auch mit der einschlägigen Litteratur, besonders auch mit der deutschen, in weitem Umfange vertraut. Wenn er, wie die Litteraturangaben zeigen, nicht immer in der Lage war, die neuesten Schriften über specielle Gegenstände zu benutzen, so kann dem in Athen lebenden Verfasser niemand einen Vorwurf daraus machen. Ich will nur bemerken, dass man in der Aufzählung der allgemeinen kirchenhistorischen Werke der Katholiken, Bd. I, S. 23, ungern die Werke von Hortig unter den frühern, und von Funk und Knöpfler unter den neuern vermisst. Was die Darstellung der abendländischen Kirchengeschichte betrifft, so kann ich die Bemerkung nicht unterdrücken, dass sich die vorwiegende Benutzung protestantischer Litteratur, bei der ohnehin vorhandenen polemischen Tendenz gegen die abendländische katholische Kirche, öfter in einer gewissen Einseitigkeit geltend macht. Das Interesse, welches das Werk für abendländische Leser bietet, liegt aber auch nicht in der nach der ganzen Anlage zurücktretenden Darstellung der abendländischen Kirchengeschichte, sondern in der eingehenden Behandlung der Kirchengeschichte des Orients, die in den allgemeinen kirchenhistorischen Werken der abendländischen Litteraturen, auch in den umfangreicheren, selbstverständlich nicht in solchem Umfang behandelt werden kann, besonders was die Geschichte der neuern Zeit betrifft. Im letzten Teil füllt die Kirchengeschichte des Orients seit 1453 den halben Band, S. 1—252. Besonders schätzenswert sind hier auch die Abschnitte über die neuere Theologie in der orientalischen Kirche, S. 135—150, S. 191—201, S. 218—226; ebenso das anhangsweise nach Gedeon gegebene Verzeichnis der Bischöfe und Patriarchen von Konstantinopel bis auf die Gegenwart (S. 476—480). Ein ausführliches alphabetisches Register zu den 3 Bänden bildet den Schluss des letzten Bandes (S. 481—524).

F. L.

In der „*Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*“ von Konstantinopel veröffentlicht *Anthimos P. Orphanides* eine eingehende Studie über die *Tradition* (περὶ τῆς ἱεραῆς παραδόσεως), mit umfassender Be-

rücksichtigung der von ältern und neuern, morgenländischen und abendländischen Theologen darüber gegebenen Bestimmungen. (*Εκκλ. Ἀλ.*, Jahrgang 1898, Nr. 6, S. 36—38; Nr. 9, S. 68—72; Nr. 17, S. 151—154; Nr. 23, S. 193—196; Nr. 33, S. 273—275; wird noch fortgesetzt.) Der in Nr. 23 enthaltene Abschnitt handelt „über den Begriff und das Kriterium der Tradition nach den Altkatholiken“, auf Grund der von Döllinger, Michaud und andern gegebenen Erklärungen, unter Berücksichtigung der von Z. Rhosis geäußerten Bedenken, und der von altkatholischer Seite und von Prof. Kyriakos veröffentlichten Verteidigungen des Altkatholizismus gegen dieselben. Der Verfasser steht den Altkatholiken sympathisch gegenüber, die nach seinem Urteil der Orthodoxie näher stehen als irgend einem andern Bekenntnis, und er hofft, „dass, wenn nicht mit allen, doch mit den Konservativeren unter den Altkatholiken in näherer oder fernerer Zukunft ein Einverständnis werde erzielt werden“.

V. Librairie.

W. BEYSCHLAG: The Origin and Development of the Old Catholic Movement (in the American Journal of Theology, July 1898, Chicago).

F.-J. BLISS: Un exilé au Sinaï; trad. de l'anglais par Sophie de Bakounine; Port-Saïd, broch. 16 p., 1897, 1 fr. 25.

Chez l'éditeur F. COHEN (Bonn): Prof. REUSCH: Vollständiges Gebetbuch für katholische Christen; — Der Index der verbotenen Bücher, 2 Bde.; — Prof. FRIEDRICH: Geschichte des vatikanischen Konzils, 4 Bde.; — Prof. LANGEN: Geschichte der Römischen Kirche, 4 Bde.; — Prof. v. SCHULTE: Der Cölibatszwang und dessen Aufhebung.

CH. DUNAN: Essais de philosophie générale; Paris, Delagrave, in-8°, 1898.

Chez l'éditeur FONTEMOING (Paris, 4, rue Le Goff): BOULVÉ: Hellenisme chez Fénelon, in-8°, 6 fr.; — DUCHESNE: les premiers temps de l'Etat pontifical (754-1073), in-8°, 4 fr.; — M^{sr} FABRE: les ennemis de Chapelain, 2 vol., 5 fr.; — GILLES: le pays

- d'Arles et l'introduction du christianisme, in-8°, 3 fr. 50; —
LEGRELLE: Révolte des Camisards, 2 fr. 50; — Société des
études historiques: le card. de Granvelle aux Pays-Bas, Jean
d'Estrées, évêque de Laon (1681-1694), etc., in-8°, 6 fr.; —
V. TERRET: étude sur Homère, 15 fr.
- B. GAUDEAU, S. J.: Libellus fidei; Paris, Lethielleux, 4 fr.
- G. KRÜGER: Die neuen Funde auf dem Gebiete der ältesten
Kirchengeschichte (1889-1898); Giessen, Ricker, brosch. 30 S.,
60 Pf.
- A. v. MALTZEW: Begräbnis-Ritus (deutsch und slavisch); Berlin,
Siegismund, 471 S., 1898.
- Rev. J. MOE: Grundlage, Wesen und Amt der Kirche J.-C.;
Freiburg i. B., Lorenz und Waetzel, brosch., 63 S., 1 M.,
1898.
- MAX MULLER: Nouvelles études de mythologie; trad. de l'an-
glais par L. Job; Paris, Alcan, in-8°, 651 p., 12 fr. 50, 1898
(très important).
- C. PIEPENBRING: Histoire du peuple d'Israël; Strasbourg, Staat,
in-8°, 730 p., 8 fr., 1898.
- B. ROBERTSON: Tables of the Apostles and Gospels for Lord's-
Days; London, 104, St. Georges Avenue, 1 s.
- Prof. GÜNTHER THIELE: Kosmogonie und Religion; Berlin,
C. Skopnik, brosch., 1898.

AVIS.

La *Direction* rappelle aux lecteurs de la «Revue» qu'elle
laisse à ses collaborateurs l'entière responsabilité de leurs
articles, et elle prie instamment ceux qui n'ont pas encore
soldé leur abonnement de vouloir bien le faire *le plus tôt*
possible.

